



Saint Laurent © 2014 Mandarin Cinéma - EuropaCorp - Arte France Cinéma - Orange Studio - Scope Pictures - Belgacom. Crédit Photo : Carole Bethuel

Du *Pornographe* à *Nocturama*, en passant par *Tiresia*, *L'Apollonide* ou encore *Saint Laurent*, **Bertrand Bonello** s'est imposé comme un des cinéastes français contemporains les plus excitants. Un regard. À la fois sur le monde, l'histoire et le cinéma. **Bertrand Bonello** s'inscrit dans l'idée godardienne de faire politiquement du cinéma. Une rétrospective s'imposait. Elle pourrait être introspective.

PRÉSENTATION DU CYCLE

Bertrand Bonello

Une autre musique

Est-ce parce qu'il est autodidacte ?... Bertrand Bonello vient de la musique, n'a pas fait d'école de cinéma et, si on veut l'en croire, ne savait pas quand il réalisa son premier film qu'un champ-contrechamp comprenait deux plans. Est-ce, donc, parce qu'il est autodidacte qu'il est un des cinéastes français les plus originaux du moment ? Ou plutôt, est-ce parce qu'il est musicien avant d'être cinéaste que son cinéma sonne si bien ? Opératique, comme on peut dire quand un film frappe par l'élégance et l'ampleur de sa mise en scène ; par son classicisme aussi.



L'Apollonide, souvenirs de la maison close

De la musique. De l'importance de la musique dans le cinéma de Bonello. D'un opéra qui n'existe pas (*Sarah Winchester, opéra fantôme*) à *My New Picture*, album de cinéaste où le récit repose entièrement sur la musique, en passant par la captation d'un tour de chant live (*Ingrid Caven, musique et voix*). Du choix des musiques additionnelles, véritables contrepoints émotionnels ne craignant pas l'anachronisme (*L'Apollonide*), jamais pour illustrer ou combler, toujours pour dire au contraire. Et puis avec la musique, la danse (on danse beaucoup dans les films de Bonello, à plusieurs mais toujours seul). De l'esprit au corps, de l'indicible au visible. La musique est là. Elle est présence. Elle est primordiale. Dès le départ. Ou plutôt au commencement, puisque Bonello, qui compose lui-même ses bandes originales, les écrit en même temps qu'il écrit le scénario. Prélude au récit, moteur du mouvement des films.

De la musique. De l'importance de la musicalité du cinéma de Bonello. Dans le récit. La manière dont il mène le récit. Dans le tempo de chaque séquence et comme elles s'enchaînent. Un montage pensé comme une partition musicale. Pour regarder le monde comme on écoute la musique. Poser un autre regard. Avec l'oreille. Jusqu'à convoquer à travers Tiresia, dans sa fascinante impureté, une incarnation symbolique du cinéma à laquelle un poète obsédé par la copie ôtera la vue. Crever les yeux du cinéma pour qu'il y voie mieux. De l'intérieur, comme

enfermé dans une maison close (une salle obscure ?). Pour y voir au-delà des apparences. « L'original est vulgaire, dira le poète de *Tiresia*. À cause de son passé. Ce n'est qu'un essai, une tentative. Parce que l'illusion d'une chose n'est pas cette chose, la copie est parfaite. Comme je la vois. Comme je la sens ». Terranova, se nomme le poète. Et ses mots sonnent comme un acte de foi au cinéma. Une terre neuve ? Tel est en tout cas le cinéma de Bonello. Un nouveau territoire cinématographique. Un monde clos. Et donc cohérent. Un monde fermé sur lui-même. Comme une boucle. Où l'on revient au même point, mais pas tout à fait le même (*De la guerre*). Comme la boucle en musique. Voir, dès le générique de *Quelque chose d'organique*, dès le deuxième plan, ce qui devrait être le dernier plan du film et que l'on ne reverra pas à la fin, nous amenant à revenir mentalement au début. Voir la dernière séquence de *L'Apollonide* comme un remix contemporain du bordel 1900. Regarder la dernière partie de *Nocturama* comme un mix avec la première, les exécutions vues sous des angles différents fonctionnant comme des scratches visuels. Dans chacun de ses films, le récit est bâti comme une boucle musicale. Et chacun de ses films, s'il se clôt sur lui-même, s'intègre parfaitement aux autres, avec ses teintes propres, ses nappes, mais dans l'harmonie de l'ensemble, comme les différentes pistes d'un disque font un album. D'un morceau à l'autre, on y retrouve des thèmes, des motifs. L'enfermement, le repli vers l'intérieur, comme pour y recréer une réalité parallèle, plus réelle que celle du monde tapi dans le hors champ : la maison close de *L'Apollonide*, le château de la secte dans *De la guerre*, la maison bourgeoise / plateau de tournage dans *Le Pornographe*, le grand magasin dans *Nocturama*... Parce que l'on est bien dedans ou pas très bien dehors (*Quelque chose d'organique*). La recherche du lieu clos comme la boucle fait le récit. Comme se clôt aussi une période historique : la peinture d'une fin d'époque pour *Nocturama*, *L'Apollonide* ou *Saint Laurent* (pour lequel on ne s'étonnera pas de retrouver le viscontien Helmut Berger). On y trouvera des samples : le remake d'une fameuse scène d'*Apocalypse Now* dans *De la guerre*, la poupée mécanique dans *L'Apollonide* (cf. *Le Casanova de Fellini*), ou la récurrente présence du masque (*De la guerre*, *L'Apollonide* ou *Nocturama*), de ce qu'il révèle en cachant... Et puis comme des samples, surtout : le double et la dualité. Le double cinéaste (*Le Pornographe*, *De la guerre*). La dualité : l'impossibilité de faire un à deux, si ce n'est par l'artifice du cinéma – un même acteur qui joue deux personnages différents (Laurent Lucas dans *Tiresia*, Asia Argento dans *Cindy: The Doll Is Mine*) ou un même personnage incarné par deux acteurs (Gaspard Ulliel et Helmut Berger dans *Saint Laurent*). Fondre l'un dans l'autre. Le classicisme et la modernité. En vase clos. En vase communicant. Apparaître et disparaître l'un dans l'autre. L'art du sample et de la boucle. Faire, et ne pas faire, un. Siamois. « J'ai créé un monstre et maintenant je dois vivre avec », dit Saint Laurent à une cliente. Et Saint Laurent, c'est moi, a dit Bonello. Il est beau votre monstre, répondit la cliente à Saint Laurent. L'album cinéma de Bonello est tout aussi monstrueux.

Franck Lubet
responsable de la programmation de la Cinémathèque de Toulouse



Nocturama © Carole Bethuel

RECONTRE AVEC BERTRAND BONELLO

VENDREDI 20 JANVIER À 19H



Entrée libre dans la limite des places disponibles

Suivie à **21h** de la projection de *Le Pornographe* présenté par Bertrand Bonello

LE PORNOGRAPHE

BERTRAND BONELLO

2001. FR. / CAN. 108 MIN. COUL. 35 MM.

« Si je perds le public des camionneurs, je suis foutu ! » Le portrait d'un pornographe désenchanté. Jacques (charismatique Jean-Pierre Léaud), le cinquantenaire désabusé, reprend du service mais la profession n'a que faire de ses intentions cinématographiques.

La matière du *Pornographe*, qu'elle soit intime ou politique, est belle, riche et triste et Bonello la travaille merveilleusement bien. Un père cherche comment finir sa vie et le fils comment donner un sens à la sienne. Drôle et mélancolique, un film précieux.

Film interdit aux moins de 16 ans à sa sortie



Le Pornographe

Le cinéaste sera également présent aux séances du samedi 21 janvier.

LES FILMS

La programmation Bertrand Bonello est construite en cinq temps : **Bertrand Bonello réalisateur** (10 films), **Bertrand Bonello acteur** (*Le Dos rouge*), **programme de courts métrages** réalisés par Bertrand Bonello, **carte blanche à Bertrand Bonello**, deux films autour de *Nocturama*

Bertrand Bonello, réalisateur et acteur

Qui je suis – d'après Pier Paolo Pasolini 1996

Quelque chose d'organique 1998

Le Pornographe 2001

Tiresia 2003

My New Picture 2006

De la guerre 2008

L'Apollonide, souvenirs de la maison close 2010

Ingrid Caven, musique et voix 2012

Saint Laurent 2014

Nocturama 2015

Le Dos rouge - Antoine Barraud – 2015

PROGRAMME DE COURTS MÉTRAGES

Cindy: The Doll IS Mine 2005

Where The Boys Are 2009

Sarah Winchester, opéra fantôme 2016

Où en êtes-vous, Bertrand Bonello ? 2014



Tiresia

Carte blanche à Bertrand Bonello

Le Diable probablement Robert Bresson – 1977
Chromosome 3 (*The Brood*) David Cronenberg – 1979
Les Nuits de la pleine lune Éric Rohmer – 1984
Close-Up (*Nema-ye nazdik*) Abbas Kiarostami – 1990
Twin Peaks: Fire Walk With Me David Lynch – 1992

Autour de *Nocturama*

Rio Bravo Howard Hawks – 1959
Assaut (*Assault on Precinct 13*) John Carpenter – 1976



Twin Peaks / Rio Bravo / Les Nuits de la pleine lune / Chromosome 3

Retrouvez le détail des films et les horaires sur www.lacinemathequedetoulouse.com

INTERVIEW

Extrait d'un entretien de Bertrand Bonello par Laurent Rigoulet (*Télérama*, 27 septembre 2014)

La musique tient une place importante dans votre travail, y compris dans la direction d'acteurs.

Pour les faire entrer dans le film, je leur prépare des compilations. Je passe un certain temps à les assembler et je leur demande de les écouter une fois par jour, sans rien faire d'autre. Pour moi, ça vaut tous les discours. La musique permet à un acteur d'accéder à son personnage. Elle le plonge dans une ambiance, lui transmet une émotion, une humeur, un tempo qui lui donnent des indications sur ce que je recherche. Je mets aussi de la musique pendant le tournage. Elle coupe du monde, elle excite ou elle calme, et elle évite de trop parler. J'étude au maximum les explications psychologiques... Sur [*Saint Laurent*], j'ai utilisé surtout de l'opéra et de la musique de boîte de nuit. Je suis passionné par la soul afro-américaine qui faisait danser les Anglais dans les années 1970 (la Northern soul). Des morceaux secs et bouleversants, pleins de réverbération et sur lesquels les types se donnent à fond comme s'ils allaient mourir dans l'instant. C'est à la fois très tendu et très sentimental. Parfait pour Saint Laurent.



Saint Laurent

Vous vous destiniez à la musique plutôt qu'au cinéma ?

Pendant très longtemps, le cinéma n'a pas été ma passion. Je n'ai commencé à voir des films – de manière tout à fait boulimique – qu'au moment où je me suis mis à en faire. Quand je suis monté de Nice à Paris, dans les années 1980, c'était pour devenir musicien. De formation classique, j'avais commencé très tôt à jouer du piano, et j'avais été fortement bousculé par le mouvement punk – les Clash en particulier. J'avais mon propre groupe, modestement baptisé Bonello, mais nous n'avons jamais percé. A l'époque, on n'avait pas encore vécu la révolution des « home studios », on ne pouvait pas bricoler chez soi et se produire seul. La scène française était minuscule. C'était la grande époque du Top 50, tout était formaté, il fallait un 45 tours à succès pour avoir la chance d'enregistrer un album. Rien n'avancait. Epouvantable ! J'ai cette époque en horreur. Quand je vois les « revivals » comme *Stars 80*, ça me désole. J'ai l'impression de revivre mon cauchemar.

Qu'est-ce qui vous a fait penser qu'il serait plus simple de trouver votre voie dans le monde du cinéma ?

Je n'ai pas raisonné ainsi. J'étais devenu musicien de studio pour des artistes comme Françoise Hardy, Elliott Murphy ou Carole Laure. Je gagnais bien ma vie, mais j'étais pris de panique à l'idée que, le temps passant, je pourrais atteindre le pic de ma carrière en jouant, à 40 ans, derrière Johnny Hallyday. *Stranger than paradise* de Jim Jarmusch m'a laissé entrevoir que le cinéma pouvait être aussi excitant que la musique. J'ai investi l'argent gagné sur une tournée dans la réalisation d'un court métrage. Peut-être que si j'avais eu idée de la difficulté du métier je serais resté sagement là où j'étais. Mais je me suis lancé sans rien y connaître. Une telle innocence, une telle naïveté, on ne la retrouve plus ensuite. Je suis parti en Pologne, j'y ai tourné un film de quarante minutes, qui est dans ma cave et que je trouve irregardable. J'avais engagé une véritable équipe. A la cantine du studio, je croisais Steven Spielberg, qui travaillait sur *La Liste de Schindler* et me disait : « Stanley Kubrick vient d'arriver pour préparer son *Napoléon*. » Ça me semblait normal. Je faisais du cinéma...



Stranger Than Paradise

Vous êtes-vous toujours vu à la place du metteur en scène ?

Je ne pouvais pas en occuper d'autres, c'est la seule où il est possible de ne savoir rien faire. Où l'on n'est pas tenu d'avoir un bagage technique. Où l'on peut s'appuyer sur les autres et toucher à tout. Je ne sais pas si j'ai trouvé ma place de réalisateur, j'ai toujours un sentiment d'imposture. Mais j'ai le goût de cet artisanat et j'ai gardé les pieds sur terre : je me suis toujours adapté aux réalités de mon métier. Mon premier long métrage, *Quelque chose d'organique*, n'a coûté que 300 000 francs et, si je suis passé entre les gouttes, si j'ai pu continuer à tourner malgré les échecs, c'est que je me suis arrangé pour faire des films peu chers, au plus près possible des devis. Je ne comprends pas les réalisateurs qui ne s'intéressent pas à la manière dont leur budget est géré. Qui préfèrent ne pas savoir. Pour les débutants, l'argent est un piège. Beaucoup de premiers films, aujourd'hui, sont trop chers. Les jeunes cinéastes s'en mettent trop sur les épaules. Ils perdent leur liberté, acceptent trop de contraintes. Ils veulent souvent tout trop vite, les aides de Canal+, celles du CNC. Je ne connaissais pas tout ça. La naïveté a du bon, même si elle est source de maladresses.

Contacts presse

Clarisse Rapp, chargée de communication
clarisse.rapp@lacinemathequedetoulouse.com / 05 62 30 30 15

Pauline Cosgrove, assistante de communication
pauline.cosgrove@lacinemathequedetoulouse.com

Espace presse

(dossiers de presse et visuels HD)

<http://www.lacinemathequedetoulouse.com/espace-pro/presse/login>

Nom d'utilisateur : presse

Mot de passe : cine31

Suivez-nous sur

